

Journaux lycéens : un atelier de démocratie

Jacques Gonnet, professeur des universités, Paris 3

Les recherches qui proposent des hypothèses pour saisir le phénomène des journaux lycéens témoignent de sa complexité. Jacques Levine, par exemple, a mis en évidence trois attentes chez les adolescents : la recherche d'un pouvoir, la recherche du sens de son existence (signifiante) et la recherche d'une famille¹. Faire un journal donne un pouvoir. Être lu des autres, c'est se mettre en position de centre, de lieu d'où l'on est vu mais avec quelque chose que l'on a créé. C'est également s'arroger le pouvoir de dire certaines vérités, donc se présenter non plus en position d'enfant ou d'adolescent mais en position d'adulte, en position de pouvoir et de savoir. Ce n'est plus une opposition négative aux adultes, c'est exister. La recherche de la signification vient d'une interrogation aiguë sur la place qui nous est attribuée dans la société. La recherche d'une famille est en fait une recherche de famille idéale, famille nouvelle, d'adoption, qui permettra de se construire, de grandir.

Cette diversité d'approches est une façon de saisir la presse lycéenne. De même est-il fécond de s'interroger sur l'origine de chaque projet, de chaque journal. Qui prend l'initiative ? Dans cette optique, deux cas peuvent se présenter : l'initiative du journal vient des adultes ou l'initiative du journal vient des jeunes.

Dans le premier cas on distinguera éventuellement des sous-catégories :

- L'initiative vient d'un enseignant qui a un véritable projet pédagogique dont l'objectif est de rendre les élèves responsables de leur pensée par le biais d'une publication qu'ils composent et diffusent eux-mêmes (ces enseignants se réclament le plus souvent de la pédagogie Freinet) ;
- Les journaux de classe, projets plus modestes mais qui autorisent une initiation au journal, à sa mise en page, à

sa « logique » avec, souvent, un thème dominant (par exemple un voyage de classe ou un thème historique).

- Les journaux d'établissement. Le plus souvent à l'initiative des chefs d'établissement, ils offrent une image valorisante de l'établissement pour l'extérieur. L'idée alors est proche du *Yearbook* de nos voisins anglo-saxons, véritable institution, annuaire plutôt que journal.

Dans la mesure où tous ces journaux sont à l'initiative des adultes il peut être éventuellement commode de les appeler « journaux scolaires » par opposition aux « journaux lycéens » dont l'initiative provient presque toujours des jeunes. On passe alors dans le second cas, où le projet naît la plupart du temps dans des petits groupes d'adolescents qui le portent jusqu'à sa réalisation. Là encore il serait sans doute illusoire de vouloir proposer une typologie pour des réalisations dont la diversité impressionne (journaux à « tonalité » culturelle, poétique, journaux à « thèmes », journaux humoristiques, journaux entièrement dessinés, « fanzines »...). Le point commun est bien alors « l'initiative ».

Cette première typologie autorise une vue d'ensemble. La réalité exige plus de finesse. Ainsi, au festival Scoop en stock à Poitiers, festival qui était devenu dans les années 1980 la grande fête des journaux lycéens (donc « d'initiative » jeune) de nombreux groupes d'adolescents venaient accompagnés, à l'initiative... de leurs enseignants !

Ces enseignants investis dans ces projets s'inscrivent dans une tradition particulièrement riche. Dès la fin du XIX^e siècle, en effet, les pédagogues de l'Éducation nouvelle vont promouvoir l'expression des jeunes par le journal scolaire. En France, c'est Paul Robin qui sans doute insistera le premier sur l'intérêt pour un enfant d'écrire pour les autres, mais c'est Célestin Freinet - dès les années 1925 - qui attachera son nom à une pédagogie centrée sur « l'imprimé ».

Jacques Gonnet

Journaux lycéens :
un atelier de démocratie

merie à l'école » et le « journal scolaire » et qui donnera naissance à un mouvement pédagogique profondément novateur.

Dès lors les journaux scolaires vont devenir partie intégrante du paysage pédagogique français. Des milliers d'instituteurs vont perfectionner « l'imprimerie à l'école » et il n'y a qu'à se référer aux articles de *Clarté* puis de *L'Éducateur* de cette époque pour en prendre la mesure.

Toutefois, considérer l'imprimerie à l'école comme une technique révolutionnaire n'est-ce pas quelque peu excessif ? On ne comprend, en fait, l'apport de cet outil qu'en se référant à sa dimension magique, mythique. En Espagne, sur le front d'Aragon, le 20 août 1937, en pleine guerre, quelques enseignants écrivent ainsi à Freinet :

« Nous sommes ici, sur le front d'Aragon, en lutte contre l'ennemi fasciste, un groupe de camarades instituteurs collaborateurs à la grande œuvre scolaire que représente l'imprimerie à l'école. Nous sommes du groupe qui fondait la coopérative espagnole de la technique Freinet, et nous avons pratiqué cette technique dans nos écoles. Nous pouvons vous assurer que, lorsque nous aurons vaincu le fascisme, toute notre attention sera tournée vers notre école, pour travailler avec plus de sécurité que jamais par la création scolaire que représente notre technique. Nous sommes convaincus que l'imprimerie à l'école est l'unique technique révolutionnaire, parce qu'elle est l'unique moyen de réaliser l'école active du travail². »

À partir de cette époque, les journaux scolaires et lycéens se développent à grande échelle. Certains débats deviennent même des repères sur l'évolution des mentalités. Ainsi, en 1951 le mouvement Freinet s'interroge pour savoir si les journaux scolaires et les jeunes journalistes doivent ou non bénéficier d'un statut à part. En 1989 les jeunes réunis à Poitiers décidaient, comme leurs aînés, qu'il ne doit pas y avoir de différences de nature entre un journal lycéen et un journal « d'adultes » : ils doivent subir les mêmes contraintes et bénéficier des mêmes libertés.

On sait mieux aujourd'hui, grâce au travail d'investigation du Clemi, la réalité de cette presse. Toutefois, la fugacité de ces écrits, leur semi-clandestinité les tirages (entre 300 et 800 exemplaires pour la plupart), la diffusion très localisée, rendent l'évaluation encore imprécise. Pour certains

groupes de lycéens qui créent un journal, il s'agit avant tout de « donner vie au lycée ». Cela signifie rendre compte de la vie de l'établissement, recueillir les contributions (articles, dessins, poèmes) de tout élève désireux de s'exprimer dans le journal. L'équipe fonctionne alors davantage comme une « boîte aux lettres » (souvent au sens propre : il y a quelque part dans le lycée une boîte où l'on peut déposer son article ou son dessin). Elle se contente alors de « gérer » le journal, et de lui donner sa cohérence : principalement par la maquette et les illustrations. D'autres journaux lycéens au contraire se dotent d'emblée d'un projet rédactionnel élaboré par une équipe souvent réduite, de forte personnalité. Le projet peut être alors journalistique, d'expression littéraire ou poétique, culturel, essentiellement graphique, consacré à la bande dessinée ou encore uniquement satirique. Avec, bien entendu, tous les panachages possibles et imaginables.

L'idéal, dans un lycée, serait sans doute de voir coexister plusieurs journaux, avec des options différentes. L'existence de sources d'information diverses dans une communauté a toujours été la condition d'une véritable démocratie, mais le cas est malheureusement encore rare dans les établissements scolaires³.

On est en droit, à partir des différentes observations ci-dessus, de se demander si la production de médias ne représente pas une parfaite initiation à la responsabilité. En effet, elle induit l'obligation de connaître les règles juridiques liées notamment à la liberté d'expression. Il s'agit là d'une nécessité particulièrement formatrice pour les jeunes. L'évidence qui apparaît quand on prend la parole « pour de vrai », que le support soit un journal scolaire ou une émission de radio locale, est la conscience qu'on ne saurait faire preuve d'irresponsabilité. Porter, par exemple, des accusations ou des menaces envers un camarade, une personne de l'établissement ou de la ville dans laquelle on habite, est inacceptable. Mais au-delà d'éventuelles sanctions, on est d'abord invité à travers ce genre d'expériences à une véritable initiation sociale. En ce sens, il me semble juste de considérer la production de ces journaux comme autant « d'ateliers de démocratie ». Ils permettent en effet de découvrir des fonctionnements qui autorisent plusieurs prises de parole, les structurer jusqu'à en faire

Journaux lycéens :
un atelier de démocratie

Jacques Gonnet

des argumentaires ; bref, des pratiques dont une société a besoin pour ne pas exclure ses membres mais au contraire les intégrer dans un travail collectif.

Un certain nombre d'auteurs considèrent toutefois que ces productions réalisées à l'école partent, certes, de bons sentiments, mais que leur utilité reste à démontrer. Bien plus, soulignent-ils, et si cette « créativité » n'était là que comme cache-misère, parce que les professeurs n'ont plus la capacité de faire acquérir d'authentiques connaissances à des élèves en difficulté ?

Telle est la position, par exemple, de Kathleen Tyner qui observe les dangers de la production sur le tas, particulièrement populaire aux États-Unis auprès des élèves qui réussissent mal dans les cours traditionnels :

« Les cours de production sont nettement centrés sur les élèves. Ces cours ont la réputation de leur apporter une meilleure image d'eux-mêmes en les poussant à s'investir et en leur offrant des modes d'expression créative. Il y a un inconvénient à centrer des programmes sur l'estime de soi. Au mieux, l'estime qui naît d'une production médiatique vient du fait d'avoir réalisé un projet de bout en bout avec l'aide d'adultes motivés. Au pire, le sentiment agréable ressenti en participant à une entreprise qui ressemble à une émission professionnelle n'est qu'une fausse impression qui remet à plus tard les acquis réels ⁴. »

Nul doute que ce que décrit Kathleen Tyner est une réalité, aux États-Unis comme en France. Pour autant, si un enseignant n'arrive pas à dépasser cette proposition de narcissisme faite aux élèves, faut-il jeter la suspicion sur ceux qui – à partir d'une pédagogie où l'acte de production n'a rien à voir avec la caricature évoquée par Kathleen Tyner – construisent effectivement l'identité des élèves et accompagnent leurs acquis ? Comment faire la différence ? Dans un cas, on se situe dans un projet pédagogique très éloigné d'un éventuel concept « d'enfant roi » (terme que Freinet a toujours vivement combattu pour lui opposer « l'école du travail »). Dans l'autre, effectivement, on se trouve confronté à un « laisser-aller » d'autant plus dangereux qu'il touche parfois des élèves en difficulté, peu aptes à se construire. En revanche, un autre aspect de la critique de la production des médias mérite d'être souligné. Il s'agit

de la critique faite par les élèves eux-mêmes de leur travail. Or cet aspect est d'autant moins artificiel que les projets pédagogiques de production des médias insistent sur le caractère « authentique » des relations à instaurer avec des publics. Un journal lycéen ne pourra guère continuer à être édité s'il n'est pas acheté. La sanction est donc immédiate. Ainsi, la production de journaux apparaît d'abord comme une initiation à la vie sociale, à ses contraintes, à ses inégalités. Comme le souligne Annick Bounoure :

« Si les lycéens ne constituent pas un groupe social réel, le temps qu'ils passent ensemble contribue à la construction d'une identité collective. Ils partagent souvent les mêmes préoccupations face au monde des adultes, ils ont des espoirs et des craintes similaires. Aussi célèbrent-ils l'esprit d'égalité et la fraternité entre tous. Mais des inégalités apparaissent vite, ne serait-ce qu'avec les notes et les jugements scolaires, qui préfigurent les classements sociaux et professionnels à venir. Les disparités sont également visibles au travers de l'image que les lycéens veulent donner d'eux-mêmes, au travers de leurs goûts distinctifs et de leurs opinions divergentes. Les journaux cristallisent ces deux aspirations. Ils font, tour à tour, appel à la solidarité, à l'égalité et à l'affichage discriminant de ses goûts et de sa différence face à l'uniformité supposée et souvent factice du groupe de pairs. En cherchant à concilier ces différents aspects, les journaux peuvent apparaître comme une tentative pour promouvoir une identité collective et construire un groupe réel. »

En ce sens, les journaux lycéens sont bien des vecteurs importants de socialisation. Celle-ci ne tend pas seulement à développer les capacités d'adaptation de chacun, mais elle est aussi un processus par lequel chacun essaie de modifier son environnement afin de le rendre plus conforme à son désir. Les journaux lycéens se situent dans cette double perspective : ils permettent aux jeunes de s'approprier le monde en l'expliquant à leur manière et de participer aux grands débats qui concernent tout citoyen, et ils leur permettent aussi d'énoncer leurs propres jugements, à la fois sur le présent et sur l'avenir qu'on leur prépare, et de faire part de leur désir d'intervenir pour infléchir celui-ci ⁵. »

Jacques Gonnet

Journaux lycéens :
un atelier de démocratie

Quel que soit le support, du journal à la radio ou au multimédia, on constate ce « désir d'intervenir », ce « désir d'infléchir » qui caractérise le questionnement des jeunes qui sont investis dans la production. Des limites et des dangers existent, notamment de récupération et de manipulation. La flatterie de l'ego n'est pas non plus insignifiante. Il serait toutefois regrettable de ne pas voir d'abord la formidable tonicité que ces productions apportent à une éducation active aux médias.

Le plaisir de lire ces journaux scolaires et lycéens est souvent contagieux. Je tente toujours de le faire partager. Leur richesse, leur ton si différent de la presse classique, la

sincérité parfois maladroite des questions qu'ils posent méritent qu'on s'y attarde. De là à en faire des objets de recherche, il n'y a qu'un pas, que je recommande de franchir...

Notes

- 1 Jacques Gonnet, *Les journaux lycéens*, Casterman, 1979, p. 151-156.
- 2 Elise Freinet, *Naissance d'une pédagogie populaire*, Maspero, 1972.
- 3 Odile Chenevez, *Faire son journal au lycée et au collège*, 1993, CFPJ.
- 4 K. Tyner, « Le conte de l'éléphant », *Éducation aux médias dans le monde*, Bfi-Clemi, 1992, p.189.
- 5 A. Bounoure, *Lire les journaux lycéens*. Coll. « Politiques, pratiques et acteurs de l'éducation ». Inrp-Clemi, 1996.



*L'Echro du tigre - n°4 - mai 2003
Lycée Georges Clemenceau - Villemonble (93) (Collection Clemi)*